

BUREAUX : RUE NAIN, 1.

Rebais, Tourcoing :
Trois mois 12 f.
Six mois 23
Un an 44

L'abonnement continue, sauf avis contraire

JOURNAL DE ROUBAIX

QUOTIDIEN, POLITIQUE, INDUSTRIEL & COMMERCIAL

DIRECTEUR-GÉRANT : J. WELB

Le Nord de la France :

Trois mois 14 fr
Six mois 27
Un an 51

ANNONCES : 15 centimes la ligne
RÉCLAMES : 25 centimes
— On traite à forfait. —

On s'abonne et on reçoit les annonces : ROUBAIX, aux bureaux du journal, rue Nain, 1 ; A TOURCOING, chez M. Vanoverbeck, imprimeur-libraire, Grande-Place ; A LILLE, chez M. Béghin, libraire, rue Grande-Chaussée. A PARIS, chez MM. Havas, Lafitte-Boullier et Cie, place de la Bourse, 8 ; BRUXELLES, à l'Office de Publicité, rue de la Madeleine.

ROUBAIX 4 JANVIER 1872

Élections du 7 Janvier

COMITÉ NATIONAL

L'UNION CONSERVATRICE

CANDIDATS

M. A. BERGEROT, membre du Conseil général, maire d'Esquelbecq.

M. ALFRED DUPONT, avocat, président de la Société d'Agriculture de Douai.

A Messieurs les Électeurs du département du Nord.

ELECTEURS,

En acceptant la candidature, je ne veux qu'une chose, me mettre au service d'une grande cause, celle de la patrie et de la société menacée.

Le parti radical dit qu'il est, aujourd'hui, le parti conservateur. Il ne pourra tromper personne, car nous avons sous les yeux les ruines qu'il vient de faire.

Non, le véritable parti conservateur, auquel j'appartiens, est celui qui a préservé d'un bouleversement général la France, déjà si cruellement éprouvée par une guerre désastreuse pour nos finances et pour nos jeunes soldats laissés sans armes, sans habits et sans munitions.

C'est lui qui a refusé de faire rentrer l'assemblée dans Paris, pour ne pas l'exposer de nouveau au joug violent et honteux d'une émeute.

C'est lui qui veut le progrès, mais qui repousse des utopies aussi dangereuses au point de vue moral et religieux que pour nos intérêts matériels.

C'est lui qui donne son concours efficace aux efforts du gouvernement de M. Thiers pour favoriser la reprise du travail dans nos manufactures et dans nos campagnes, en raffermissant la tranquillité publique et en assurant l'ordre et la vraie liberté.

C'est lui qui donnera à la France le temps de se recueillir et de se prononcer avec réflexion sur le gouvernement régulier et stable sous lequel elle veut vivre.

Si vous me faites l'honneur de me nommer votre représentant, je suis fermement résolu à prendre place parmi les membres de cette majorité qui, a fait preuve d'un patriotisme si éclairé et à me dévouer, avec elle, à la défense des grands intérêts de la France et de la société.

A. BERGEROT, Membre du Conseil général, Maire d'Esquelbecq.

Lille, 31 décembre 1870.

ÉLECTEURS, Au mois de juin dernier, j'ai eu l'honneur de vous adresser ma profession de foi.

Elle était et est restée l'expression sincère et sans arrière-pensée de mes sentiments et de mes principes.

Je la reproduis donc aujourd'hui, sans y rien changer que le titre, modifié depuis lors par l'Assemblée nationale, de l'illustre homme d'Etat, qui préside aux destinées de la France :

« En acceptant, après de longues hésitations, une candidature à l'Assemblée nationale, je sacrifie mes goûts, mes intérêts, mes affections.

« C'est vous dire que je considère votre mandat moins encore comme un honneur, si grand soit-il, que comme un devoir.

« Ce devoir, voici dans quelles conditions je m'efforcerais de le remplir.

« Trente-huit ans d'exercice de la profession d'avocat au chef-lieu judiciaire de l'un des départements les plus riches et les plus producteurs de France, m'ont mis en rapports fréquents avec des hommes considérables dans le Commerce, dans l'Industrie, dans l'Agriculture ; à leur contact, je me suis initié aux intérêts si variés, si multiples de notre beau pays.

« L'un des membres fondateurs de la Société des Agriculteurs de France, Président de la Société d'Agriculture, Sciences et Arts de Douai, je suis fier de compter, parmi nos premiers agronomes, mes maîtres et mes meilleurs amis.

« Président du Conseil d'Administration de la Compagnie des mines de Courrières, je ne suis pas étranger, non plus, à l'une des branches de notre production.

« Quant à mes principes, mes amis les connaissent et les peuvent garantir, ils se résument d'ailleurs en deux mots :

« La France est abattue, sanglante, ruinée, par l'étranger, et, ce qui est mille fois plus douloureux encore, par la main criminelle de ses propres enfants.

« Il faut lui laisser le temps de se relever, réorganiser, sous la direction habile, prudente et ferme, du Président de la République, nos finances et notre armée, rétablir l'équilibre, violemment et profondément rompu dans les choses et dans les esprits.

« Cela fait, mais, alors seulement, s'occuper de rechercher et de consacrer la forme définitive du Gouvernement sous lequel elle voudra vivre, en consultant avec soin et loyalement ses traditions, ses sentiments, ses intérêts.

« Ami incorrigible de la liberté, je ne la comprends et ne l'ai jamais comprise sans l'ordre, ni l'ordre dans une société sans Dieu ! Les sanglantes saturnales qui viennent de souiller Paris ont fait, à cet égard, la plus grande et la plus brillante lumière.

« Si ces idées sont les vôtres, vous pouvez être certain que j'y resterai fidèle et que, si vous m'honorez de vos suffrages, je les défendrai, dans la mesure de mes forces, contre les impatiences imprudentes ou les exigences tyranniques des passions. »

En parfaite communion d'idées sur presque tous les points, avec mon vieil et si regretté concitoyen et ami, Monsieur Lambrecht, croyez que si je n'apporte aucun entraînement dans la recherche du mandat de député, je mettrai comme lui mon honneur à le remplir avec courage, loyauté et dévouement.

ALFRED DUPONT Douai, 30 décembre 1871.

Petite étude à propos de la candidature de MM. Dérégnaucourt et Soins.

Sous ce titre nous recevons une lettre que nous publions en lui conservant toute sa forme primésautée. On verra aisément que l'auteur ne partage pas complètement notre manière de voir eu politique ; ainsi qu'il le dit lui-même, il fut longtemps l'ami de M. Dérégnaucourt :

Un vieux proverbe dit : « Dis moi qui tu fréquentes, je te dirai qui tu es. »

Donc, en politique, pour bien se faire une idée des opinions et des tendances d'un candidat, il faut rechercher par qui il est patronné et quels sont ses amis.

Messieurs Dérégnaucourt et Soins sont patronnés par le Libéral du Nord et par le Progrès du Nord, ils ont pour ami M. Testelin, qui est l'ami de Gambetta. J'espère qu'on m'accordera bien que M. Testelin est l'ami de Gambetta, il l'a assez prouvé pendant que ce « fou furieux » nous envoyait à la boucherie, et dernièrement encore en allant festiner à St-Quentin en sa compagnie. Le Progrès du Nord est inspiré par M. Testelin, le Libéral du Nord par M. Dérégnaucourt, de sorte que tout cet ensemble, assaisonné de Gambetta, forme une assimilation assez réussie. M. Soins est à la remorque, cela va sans dire.

Pour bien nous faire une idée de la nuance Gambetta, Testelin, Dérégnaucourt, il importe de disséquer le parti dit républicain.

Le genre républicain se divise en trois espèces : Le rouge clair — l'écarlate et le cramoisi.

1° Le rouge clair, — qui est une bonne nuance, c'est le centre gauche. Ce ton se soude au centre, et au centre droit. Il est formé de républicains qui veulent sincèrement le bonheur de la France, qui mettent la volonté et la prospérité du pays au-dessus de leur République : Il est, avec le centre et le centre droit, la représentation vraie des opinions saines de la France. C'est la nuance Thiers.

2° L'écarlate. — Cette espèce se subdivise en deux catégories. 1° Catégorie : — Ceux qui savent ce qu'ils veulent et ce qu'ils disent. — Elle commence à Gambetta, Testelin, pour finir à M. Ordinaire inclusivement.

De cette fraction, nous connaissons les folies de Gambetta et le vocabulaire Testelin et Ordinaire.

Rochefort, l'ami de Gambetta, appartenait à cette 1° catégorie de l'écarlate :

Le caractère particulier de cette catégorie, c'est l'intelligence dévoyée, la violence et l'insulte. Hommes incompris, traitant de crétins ceux qui ne pensent pas comme eux, mettant sous le boisseau toute idée religieuse, apôtres de l'instruction obligatoire et laïque, et malgré cela adorateurs de la liberté !

Quel étrange assemblage que ce parti, qui, certes, n'était pas pour les pétroleurs, mais qui trouvait Versailles bien coupable d'exterminer les bêtes féroces de la Commune. Aujourd'hui encore, il croit qu'une grande responsabilité des événements passés incombe à l'Assemblée, et que la seule représentation du pays aurait dû éviter l'effusion du sang, en ménageant l'émeute.

C'est dans ce parti que la Commune trouve, non pas des complices, mais des avocats et des complaisants.

Il met la République au-dessus de tout, même de la volonté de la France exprimée librement ; il adore le suffrage universel, quand celui-ci envoie à la Chambre des républicains, et quand c'est le contraire qui arrive, il se dit : « Les électeurs de telle circonscription sont des crétins. »

C'est ce qu'on appelle la monomanie républicaine. C'est évidemment dans ce parti qu'il faudrait prendre place MM. Dérégnaucourt et Soins.

2° Catégorie. — Ceux qui ne savent ni ce qu'ils veulent, ni ce qu'ils disent : Dans cette catégorie, se place la grande majorité de la nuance écarlate : c'est le troupeau qu'on pousse à l'urne avec de grands mots ; c'est ce que le parti appelle « les Crétins ».

Il est utile de remarquer, qu'il est rare de voir se fourvoyer dans cet ensemble intelligent, un homme faisant bien ses affaires, bon père de famille, et estimé dans son quartier : celui-là vous le trouverez parmi ceux qu'on appelle « les Crétins ».

3° Le Cramoisi. — La devise de cette espèce est « sang et pétrole » c'est la lie de l'Europe. Cette race est cosmopolite et on voit sa main partout où il y a du mal à faire, ou un incendie à allumer. On connaît ses faits et gestes, et mon cadre ne me permet pas de développer les raisons qui la recommandent à l'exécration du monde, et à la sévérité des gouvernements.

Il est évident, du reste, que MM. Dérégnaucourt et Soins ne siègeraient pas à l'extrême gauche dans le Cramoisi.

Mais, est-ce bien sûr que les votes de ces Cramoisins ne leur seraient pas acquis, en supposant que nous ayons le malheur de posséder quelques individus de cette espèce ?

Voilà le malheur du parti républicain, c'est que, s'il y a une bonne nuance, il y en a deux mauvaises, et qu'assurément on peut-être très honnête homme en étant républicain, mais qu'assurément aussi, tous les hommes dangereux, mal famés et passant journellement sur les bancs de toutes les polices, se disent républicains.

Avouez qu'il ne plait pas à tout le monde d'être en aussi mauvaise compagnie.

Et puis, nous, hommes d'ordre avout tout, nous devons nous faire les raisonnements suivants :

MM. Dérégnaucourt et Soins sont soutenus par Testelin et Gambetta, donc ils sont Gambettistes. Il est vrai que dans leur profession de foi, ils disent qu'ils soutiendront M. Thiers ; c'est un hommage qu'ils rendent à l'illustre président de notre gouvernement, mais comment pourraient-ils se rencontrer avec lui ? M. Thiers représente les idées des deux centres, et eux devraient siéger à gauche ! M. Thiers a institué la commission des grâces, et ils seraient, à la Chambre, les voisins de M. Ordinaire, qui a traité « d'assassins » les membres de cette commission. Non, Messieurs, votre factum enfarniné ne me dit rien qui vaille, et j'engage donc les électeurs à ne pas s'y laisser prendre : C'est prudent.

Dans une lettre très sensée, M. Dérégnaucourt avait décliné la candidature que lui proposait le Libéral et le Progrès : Pourrait-il nous dire ce qui a motivé sa nouvelle résolution ? Je ne ferai pas à M. Dérégnaucourt, l'injure de croire qu'il n'est dans le parti qu'un pis-aller. En ce cas, il y va de sa dignité de se retirer. Une explication est nécessaire, nous l'attendons.

Et puis, M. Dérégnaucourt, comment être à Roubaix et à Versailles en même temps ? Car, Monsieur, vous êtes maire de Roubaix et vous ne pouvez pas souffrir que le parti vous torture à ce point et vous schème en deux portions inégales, un grand déshonneur ou de vos administrés ou de vos mandants !

Nous avons été vos amis tant que vous êtes resté vous, avec votre intelligence incontestable et votre jugement sain ; mais vous êtes débordé ; vous êtes devenu l'instrument, j'allais dire le jouet, d'un parti qui a pour chef Gambetta, et pour doctrines, des utopies d'avocat, appuyées, s'il le fallait, sur la violence.

Voilà pourquoi il faut voter contre vous ; parce que tous les hommes d'ordre doivent s'unir pour combattre les idées que vous représenteriez à la Chambre.

Au prix de cette entente, est le salut du pays.

UN ELECTEUR Ex-partisan de M. Dérégnaucourt.

Le Mémorial de Lille remet au jour la lettre adressée, il y a à peine quinze jours, par M. Dérégnaucourt au Libéral du Nord :

« Roubaix, 17 décembre 1871. Monsieur Emile Dupont, rédacteur en chef du Libéral du Nord, à Roubaix.

« Je vois dans votre journal de ce jour que vous proposez ma candidature à l'Assemblée nationale pour les élections qui doivent avoir lieu le 7 janvier prochain. Jerois devoir décliner cette proposition et vous en appréciez les motifs.

« Nommé membre du Conseil municipal, maire de la ville de Roubaix, élu conseiller générale du département du Nord, je dois je pas consacrer tout mon temps, faire tous mes efforts pour bien remplir ces fonctions, afin de donner satisfaction aux électeurs qui m'ont honoré de leur confiance ? J'ai le plus grand désir d'arriver à ce but.

LES DEUX SŒURS

DIALOGUE

PAR M. BRUN-LAVAINNE

Lu à la séance générale de la Société d'Emulation de Roubaix, le 22 décembre 1871

Deux sœurs vivaient en paix sans haine et sans envie ; Mais, s'il faut l'avouer, sans trop de sympathie. L'aînée avait le cœur toujours jeune et brûlant, Le sentiment du Beau, l'esprit étincelant, De son propre intérêt rarement soucieuse, Au travail commandé rebelle ou paresseuse, Elle s'abandonnait, folle ou passion, Au vol désordonné de l'inspiration.

La cadette plus froide, ou, si l'on veut, plus sage, Au calcul réfléchi soumettait chaque ouvrage. Elle avait en tout point un but déterminé Et suivait pour l'atteindre un plan bien combiné, Attachant au succès un haut degré d'estime, Surtout lorsqu'il rapporte un profit légitime, Elle avait pour moteur l'espoir encourageant De gagner à la fois et l'honneur et l'argent. L'une de ces deux sœurs était LA POÉSIE, Et l'autre, on le comprend, s'appelait L'INDUSTRIE, Avec des attributs et des goûts si discordants Elles n'eurent longtemps que de lointains rapports ; Mais, un jour le Hasard, — si le Hasard existe ; Car à ce préjugé notre bon sens résiste — Un beau jour, disons-nous, nos sœurs, sans se chercher,

Sur un terrain ami purent se rapprocher. Chacune profitant de la chance imprévue Qui leur facilitait cette heureuse entrevue, Voulut pour une fois s'expliquer franchement Et soulagea son cœur dans l'entretien suivant.

L'INDUSTRIE

Chère sœur, permettez qu'en cet instant propice Où le sort qui de tout dispose à son caprice Veut, je ne sais pourquoi, nous réunir ici, J'ose vous demander..... retenez bien ceci, Que je respecte en vous l'antique droit d'aïeuse Et ne veux nullement dire un mot qui vous blesse, J'ose vous demander par quel charme trompeur, Par quel mirage faux d'une vaine vapeur L'imagination frivole et va-abonde, Négligent les devoirs et les biens de ce monde, Chez vous s'épandent surtout des mensonges appas Qu'elle même a forgés et qui n'existent pas. L'Idéal est un leurre et l'esprit qui s'occupe A rimer sur des riens fait un travail de dupe,

LA POÉSIE

Je ne m'offense point, ma sœur, de ce discours, Chacun suit son penchant et l'on voit tous les jours Des amis dévoués, honnêtes et sincères, Poursuivre avec ardeur les buts les plus contraires. Vous visez au solide et vous n'avez pas tort ; Le solide a du bon et je l'estime fort. Moi, je cherche le beau dans la nature, D'une noble action si je fais la peinture En mon âme je sens le désir généreux D'imiter mon héros. Rarement les heureux

Offrent à mes pincesaux des sujets sympathiques. Les cours gais et contents sont fort peu poétiques. Je laisse à la chanson ses vulgaires refrains Répandant trop souvent l'odeur des lieux malsains, Mon vers qui tour à tour est héroïque ou tendre, Aspire à s'élever et jamais à descendre.

L'INDUSTRIE

C'est fort bien ; mais pourtant la pauvre humanité De vos vers reçoit-elle un peu d'utilité ? Enseignez-vous à ceux que le malheur accable Les moyens de se faire un sort moins misérable ? A quoi leur ont servi vos plus brillants succès ? Pendant que tous mes pas, marqués par des progrès, Tendaient à centupler la fortune publique, Que, secondant mes vœux, l'art de la mécanique Enfantait chaque jour des prodiges nouveaux Pour faire sans effort d'impossibles travaux, Et que, grâce au concours loyal de la science, Nous abrégions en tout le temps et la distance, Vous vous taisiez, ma sœur, ou bien, lorsque parfois, Vous lanciez aux échos votre timide voix, D'un monde indifférent vous obteniez à peine Un suffrage douteux. Vous n'étiez pas en veine, Peut-être ? En pareil cas, pourquoi rimer encor ? La parole est d'argent ; mais le silence est d'or.

LA POÉSIE

J'admire, en vérité, cet excès d'indulgence. Votre bonté m'engage à garder le silence Plutôt que de braver un public dédaigneux Par d'inutiles chants sans valeur à ses yeux. Mais que m'importe à moi le verdict de la foule ?

De ces flots un moment soulevés par la houle, Puis retombant à plat sans raison ni motif Qu'un caprice du vent emportant mon esquif ! Non, je chante pour moi, je chante avec mon âme Sans désir de louange et sans crainte de blâme. Quand Homère, évoquant les ombres des héros, Dérobait leur mémoire aux ciseaux d'Atropos, Et la ressuscitait plus illustre et plus belle En cueillant pour lui-même une palme immortelle, La Grèce a-t-elle vu ce divin mendiant Au seuil de ses palais, d'un geste suppliant, Quêter, grâce au secours de quelque coterie, L'aumône d'un fauteuil dans une académie ? Mal nourri, mal vêtu, semant sur son chemin Les merveilleux produits d'un talent surhumain, Il récitait ses vers aux sauvages Hellènes Dont les chèvres brouaïentaient sur les monts, dans les plaines,

Et qui payaient ses chants inspirés par le ciel D'un morceau de pain noir avec un peu de miel.

L'INDUSTRIE

C'était là, j'en conviens, un fort maigre ordinaire ; Mais au temps actuel, on est bien moins austère. Je connais, toutefois, de naffs jeunes gens A la moustache blonde, aux traits intelligents, Qui, le cœur plein d'espoir, et l'escarcelle vide, Débarquent à Paris sans boussole et sans guide. Et ne sont pas certains, rentrant chez eux le soir, D'y trouver tous les jours du miel et du pain noir. Aidés, encouragés par une main amie, Peut-être qu'en leur sein fut éclo le génie ;